Relecture *Mercure de France* – année 1913

1913

Articles du *Mercure de France*, année 1913

Tome CI, numéro 375, 1er février 1913

Tome CII, numéro 379, 1er avril 1913

**Lettres allemandes.   
Memento [extrait]**

Henri Albert.

Tome CII, numéro 379, 1er avril 1913, p. 639-644 [644].

[…]

Les *Süddeutsche Monatshefte* poursuivent la publication des papiers posthumes du peintre-graveur Karl Stauffer-Bern. Après les lettres de famille, voici quelques vers écrits après la tragédie douloureuse dont le souvenir est resté dans toutes les mémoires. Ils ont été composés en prison à Florence et ensuite dans la maison d’aliénés, où Stauffer fut interné avant d’être acquitté par les tribunaux italiens. Le volume qu’Otto Brahm consacra à ce génial artiste et à sa fin prématurée donne des détails sur les circonstances du drame passionnel qui, il y a plus de vingt ans, eut un retentissement si considérable. Les poèmes livrés aujourd’hui à la publicité affirment un véritable talent d’expression plastique. L’intensité dans sa manifestation des sentiments, malgré une certaine incohérence, est prodigieuse (février). […]

*Zeitschrift für Bücherfreunde* (février) fait paraître une étude de M. Walter Graeff sur l’introduction de la lithographie en Italie. Le premier établissement d’industrie lithographique fut créé à Rome en 1805 par les frères Andreas et Giovanni Dall’Armi, fils d’un banquier italien établi à Munich, qui collaborèrent avec un certain Raphaël Winter. L’auteur reproduit des estampes sorties de ces premières presses.

[…]

Tome CIII, numéro 382, 16 mai 1913

**Histoire.   
Jean Lucas-Dubreton : *La Disgrâce de Nicolas Machiavel*. Florence : 1469-1537, « Mercure de France », 3 fr. 50**

Edmond Barthèlemy.

Tome CIII, numéro 382, 16 mai 1913, p. 379-387 [380-384].

Je veux dire tout de suite à M. Jean Lucas-Dubreton, uniquement connu de moi par son livre, **La Disgrâce de Nicolas Machiavel**, que cet ouvrage donne l’impression d’une chose forte, pas commune du tout, — l’effort le plus soutenu sans doute pour saisir dans sa *littéralité* la figure encore si facticement abstraite de Machiavel. Cela sort de l’ordinaire. C’est mon impression personnelle, et je la livre à M. Lucas-Dubreton en lui souhaitant de la prendre exactement pour telle, c’est-à-dire sans trop de négligence comme sans trop d’empressement.

[…]

**La Curiosité.   
Première vente Eugène Kraemer [extrait]**

Jacques Daurelle.

Tome CIII, numéro 382, 16 mai 1913, p. 439-442 [440].

[…]

Deux grandes toiles d’Hubert Robert  : *Une fête à la Villa Médicis* et *le Torrent* sont montées à 100 200 fr., alors qu’une autre grande toile, *la Campagne de Rome*, restait à M. Gustave Laffon pour 10 100 francs.

[…]

Tome CIII, numéro 383, 1er juin 1913

**Musées et collections.   
Nécrologie : M. Pierpont-Morgan [extrait]**

Auguste Marguillier.

Tome CIII, numéro 383, 1er juin 1913, p. 633-640 [636].

Le même Musée Métropolitain faisait peu après une grande perte dans la personne du célèbre milliardaire **Pierpont-Morgan**, un de ses *trustees* depuis 1888 et son président depuis 1904. Le dernier numéro du *Bulletin* du Metropolitan Museum, en reproduisant le portrait du défunt, mort le 31 mars dernier, rend un hommage ému et reconnaissant à celui qui fit tant pour l’enrichir.

[…]

Tome CIII, numéro 384, 16 juin 1913

**Géographie politique.   
Ernest Lémonon : *L’Italie économique et sociale (1861-1912)*, Félix Alcan, 7 fr.**

Fernand Caussy.

Tome CIV, numéro 385, 1er juillet 1913, p. 169-176 [173-174].

[…]

M. Lémonon, en effet, n’a pas distingué moins de six périodes de 1860 à 1912. Une période d’activité jusqu’en 1873, une crise provoquée en 1873 par la concurrence des pays neufs, et se prolongeant jusqu’à 1878 ; une reprise de 1878 à 1887 ; une nouvelle crise, causée par les lois protectionnistes en 1887 ; un renouveau de 1898 à 1907 ; enfin une dernière dépression qui persiste actuellement. Le caractère factice de cette division apparaît nettement dans le chapitre consacré à la crise économique de 1887. S’il est exact qu’à partir de cette époque l’agriculture, le commerce extérieur, le budget, la rente, la monnaie accusent un abaissement considérable en regard des années précédentes, nul ne peut nier que, par contre, la grande industrie textile et métallurgique a dû sa réussite à ce que M. Ferrero a nommé « le coup de main, protectionniste ». Je sais bien que M. Lémonon, avec beaucoup d’Italiens, conteste l’utilité de l’établissement de l’industrie dans la Péninsule ; je sais aussi que la bourgeoisie lombarde, qui domina en Italie, n’a eu en vue que son intérêt personnel en imposant au gouvernement le tarif de 1887. Il n’en est pas moins hors de doute que, pour un pays à population aussi dense, l’établissement de la grande industrie était d’une impérieuse nécessité. […]

Tome CIV, numéro 386, 16 juillet 1913

**Art.   
1re Exposition de sculpture futuriste de M. Umberto Boccioni (Galerie La Boëtie)**

Gustave Kahn.

Tome CIV, numéro 386, 16 juillet 1913, p. 416-421 [420-421].

On doit toute la vérité à un artiste tel que M. **Umberto Boccioni** ; cette vérité, j’ai eu le plus vif plaisir à l’écrire lors de la première exposition des peintres futuristes à Paris. Des œuvres comme *la Rafle* et *la Ville qui monte* dénotaient chez M. Boccioni peintre un artiste extrêmement doué et d’une puissance de réalisation peu commune. Il n’était pas douteux qu’on voyait à cette exposition en MM. Boccioni, Russolo, Severini et Carrà des peintres très remarquables. À l’actif de chacun d’eux il y avait au moins une toile qui prouvait qu’ils savaient admirablement leur métier de peintre avant de se créer un corps de doctrine nouvelle. C’était donc l’indication très nette que, capables de s’imposer en se servant des techniques anciennes, ils ne faisaient qu’évoluer vers le mieux, à leur sens, en créant un procédé nouveau. M. Boccioni expose actuellement des sculptures et je lui dois encore toute la vérité, ou du moins toute la sincérité, car je puis fort bien me tromper et être simplement dérouté par la nouveauté de son effort ; je crois qu’il fait fausse route. Je retrouve bien dans ces essais de dynamisme des forces, son relief et sa vigueur, mais je n’en vois pas l’emploi rationnel. Je sais bien que M. Boccioni obéit à des théories très logiquement déduites, si l’on admet son point de départ. Mais voilà, il y a le point de départ. Si les reflets ont une vie composée et interpénétrable, en est-il de même des formes ? Je ne le pense point. La science qu’on peut évoquer pour dire leur pénétrabilité ne dit pas que cette pénétration s’exerce par masses solides. De plus il est fâcheux qu’un artiste tel que M. Boccioni condescende à ces petits jeux de juxtaposition de matière d’art et de matériaux vulgaires qu’ont pratiquée et bien à tort, hors l’exemple des mieux doués, quelques enfants perdus du cubisme. Il ne sera jamais artiste de mêler à la glaise ou de coller sur la toile du verre, des cheveux, du bois découpé. Cela n’empêche pas qu’un buste comme celui que M. Boccioni appelle l’Anti-gracieux ne puisse être construit que par un homme de talent, de science et de verve, et, comme je le disais plus haut, ses synthèses de dynamisme constituent des morceaux rares et difficiles à faire aboutir ; et l’élan qu’il leur donne leur communique une grâce véritable ; mais sa volonté de suivre dans l’espace les formes d’un objet fini et inerte, comme une bouteille, ne peut le mener à l’œuvre d’art. C’est un premier chef antiplastique. C’est un saut dans l’invisible et ce n’est point un bond vers une harmonie. M. Boccioni n’en est, je crois, qu’à une étape de sa recherche et nul doute qu’une prochaine exposition ne nous montre des réalisations moins exaspérées et partant supérieures. Je comprends fort bien cet impérieux désir de neuf ; mais il me semble bien que M. Boccioni est à côté de sa voie. Il est trop subtil et trop artiste pour ne point la retrouver.

Tome CV, numéro 389, 1er septembre 1913

**Lettres allemandes**

Henri Albert.

Tome CV, numéro 389, 1er septembre 1913, p. 194-200[197-199, 199].

***Frauenbriefe an Casanova* (*Erinnerungen*, vol. XIV) ; Munich, Georg Müller, 8 M. 50**

Ce volume, analysé déjà ici même à propos d’une édition française qui en a été publiée, mérite cependant qu’on s’y arrête encore un moment. On sait que c’est M. Aldo Ravà qui, le premier, fit paraître à Milan, l’an passé, les *Lettere di donne a Giacomo Casanova*. Elles étaient en italien et en français. M. Gustave Gugitz en a donné une version allemande, pour les incorporer, en les augmentant de nombreux documents nouveaux, à la grande édition des *Mémoires*, entreprise par l’éditeur Georg Müller, de Munich, et dont elles forment le quatorzième volume.

Casanova avait toujours pensé que les nombreuses correspondances, conservées aux Archives ducales de Dux, serviraient un jour de pièces justificatives aux assertions formulées dans l’Histoire de sa vie :

*È cosa urta*, écrivait-il, *che dopo il mio passaggio agli eterni riposi, qualcuno prenderà i miei rimasti cenci e che tutti i miei scartafacci saranno dal avventizio erede esaminati, et fra questi principalmente le lettere che avrò conservate… oggi io vivente posso senza vana gloria consolarmi che mi verrà almeno dopo la morte fatta dai miei contemporanei quella giustizia che non mi fecero mai.*

[…]